

MÉMOIRE JUIVE mjdp

bulletin

Numéro 29

Juin 2014

é d i t o

Depuis le début de l'année, Mémoire juive est allée à la recherche d'un nouveau public. En Janvier, ce fut la rencontre de notre exposition avec le monde lycéen et vous pourrez lire l'appréciation du professeur à l'origine de cette initiative. C'est un premier pas dans notre chemin vers l'Education nationale. Là comme à Grenoble ou dans le cadre du 10ème Festival des Cultures juives nous montrons la réalité d'une immigration et d'une intégration en nous opposant ainsi à la persistance de la haine et à l'explosion de nouvelles variantes de l'antisémitisme car il s'agit bien d'antisémitisme.

Mémoire juive a donc pris son bâton de pèlerin et a présenté son exposition « un Regard sur l'immigration et l'intégration des juifs en France de 1880 à 1948 » à la mairie de Grenoble grâce à l'appui efficace du Cercle Bernard Lazare-Grenoble et c'est une action qu'il faut poursuivre. Grenoble en effet a été une terre de résistance et ce souvenir reste vivace dans la mémoire collective. Nous avons constaté en discutant avec le public présent lors de l'inauguration et qui ne connaît pas forcément la vie juive, que ce souvenir est un point d'accroche et un moyen de leur présenter notre message : le Juif est une personne comme vous et moi ... immigrée le plus souvent, rapatriée parfois, certes mais intégrée et patriote. Nos « anciens » avaient déjà présenté leur exposition à Belfort et à Castres, elle doit voyager et nous avons pris contact avec Lille, Toulouse, Strasbourg etc.. Que d'efforts sont nécessaires pour nouer ces contacts ... La vie associative offre parfois des déconvenues mais elle permet d'imaginer des projets qui finiront par aboutir ...

Le fonds Mémoire juive est l'un des noyaux constitutif de cette mémoire rassemblée aujourd'hui par le Mémorial de la Shoah. Encore faut-il le faire connaître. Nous avons souhaité utiliser le fonds photographique, de Mémoire juive qui couvre une large période depuis la démocratisation de la photographie à la fin du XIXe siècle jusqu'à l'après guerre, nous avons évoqué cet ob-

jectif dans nos précédents bulletins. Une première tentative est devenue réalité grâce à la « commande » du F.S.J.U. qui mettait ses moyens techniques et son technicien à notre disposition. C'est l'initiative de Mémoire juive qui a défini le scénario, plans avec textes, photos, extraits de films et musiques ...

Et Mémoire juive-mjdp fit son cinéma !! La demande de Mme Paule-Henriette Lévy, directrice du Département de l'action culturelle du F.S.J.U. avait pour but d'illustrer une conférence organisée au musée des Invalides sur l'Engagement juif dans la Première Guerre mondiale. Ce documentaire a été très bien accueilli. Nous le projeterons encore dans le cadre du Festival comme vous le lirez plus loin. Tout cela nous encourage à poursuivre la réalisation de documentaires portant sur les autres thèmes de la vie juive Leur somme réalisera alors notre volonté de mettre l'exposition en images. Vaste projet ... Mais les encouragements reçus nous incitent à rêver que plus rien ne paraît impossible. ■

Jean-Pierre Randon

Sommaire

Edito	page 1
Le regard d'un professeur	page 2
Actualités de Mémoire juive	pages 3 à 5
Jacinta, Chanter le yiddish	pages 6 & 7
Témoignage de L. Goldberg	pages 8 & 9
Immigration & intégration	page 10
Plaque commémorative 14-18	page 11
Mon monde d'autrefois	page 12
Une aventure extraordinaire	pages 13 à 16

Mémoire juive à la rencontre des lycéens

Par son approche thématique, sa rigueur chronologique, la densité des témoignages photographiques et sa grande lisibilité, l'exposition « Un regard sur l'immigration et l'intégration des juifs en France, 1880-1948 » est à la fois riche d'enseignements historiques et d'une grande efficacité pédagogique. C'est pourquoi j'ai tout de suite souhaité la faire découvrir aux élèves du lycée André Boulloche où j'enseigne.

En janvier 2014 l'association Mémoire Juive a aimablement répondu à ma demande, inédite puisque l'exposition n'avait jamais été installée dans un établissement scolaire.

de l'exposition commentée par leurs professeurs. Le choix du niveau première s'explique par la parfaite correspondance entre deux questions majeures du programme et la construction thématique de l'exposition. Les panneaux « Autrefois, ailleurs » et « en France, l'intégration » illustrent le chapitre sur « l'immigration et la société française au XX^e siècle ». « Les bouleversements du monde » s'intègrent au thème central du programme : « La Seconde Guerre mondiale, guerre d'anéantissement et génocide des juifs et des tziganes. »

L'exposition, construite sur des photographies d'époque associées à

coups de juifs étaient pauvres : bucheons, artisans, et sont restés très modestes une fois installés en France, vivant dans les quartiers populaires de l'est parisien et travaillant comme ouvriers, camelots sur les marchés, petits commerçants..

Oui les juifs ont été persécutés bien avant la Seconde Guerre mondiale : cantonnés dans des shtetls, victimes de pogroms (termes inconnus des élèves), contraints à l'exil dès la fin du XIX^e. L'antisémitisme était donc très présent en Europe, et ce bien avant Hitler.

Oui la France a été une terre d'accueil et d'intégration au nom des droits de l'Homme et du Citoyen, héritage éclairé de la Révolution française qui avait accordé la citoyenneté aux juifs dès 1789. Mais oui la France a aussi été une terre de persécutions sous le régime de Vichy, la législation anti-juive mettant au ban de la société ceux que la France s'honorait d'avoir accueillis pour ensuite les rafler et les déporter.

Mais l'exposition a aussi le grand mérite de ne jamais tomber dans le manichéisme. Elle apprend ainsi aux élèves, souvent enclins à cette propension, à ne pas passer d'une caricature à une autre. Car elle montre aussi de belles réussites professionnelles (grands industriels, sportifs célèbres) et les apports considérables de la communauté juive à la science, à la culture et à l'art. Elle insiste sur la solidarité de ces Justes, qui ont caché et sauvé des juifs au péril de leur vie pendant la guerre. Les élèves ont été particulièrement étonnés de découvrir la photo de la jeune Frida Wattenberg conduisant des enfants en Suisse en 1943 et de la retrouver ensuite, toujours vaillante, à la conférence captivante et émouvante où elle a témoigné, avec tant de simplicité et de modestie de son action remarquable pour sauver des enfants, « ses » enfants.

C'est donc une leçon d'histoires véculées que l'exposition a proposée aux élèves à partir de documents très accessibles. Mais elle apporte aussi un éclairage très pertinent sur la complexité des relations humaines, dans



La mise en place du projet n'a pas été aisée. Il a fallu combiner deux impératifs : les nécessités pratiques et les objectifs pédagogiques. Trouver un lieu adéquat dans le lycée pour accrocher les 44 panneaux tout en assurant une bonne lisibilité de l'exposition pour les élèves. Grâce à la bonne volonté et à l'implication active de tous, exposants, administratifs et enseignants, des solutions ont été trouvées. Le hall de l'administration vaste et calme a été retenu et s'est révélé bien adapté.



Les onze classes de première du lycée ont été conviées à la visite

un texte explicatif court et riche est en effet un excellent complément au cours des professeurs. Elle permet une approche moins aride, plus humaine, incarnée par les visages d'hommes, de femmes et d'enfants seuls ou en groupe, parfois célèbres, le plus souvent anonymes ; une véritable « rencontre » en quelque sorte avec les juifs avant et après leur arrivée en France.

Elle a aussi le grand mérite de combattre sans polémique ouverte mais par la seule force des images bon nombre d'idées reçues auxquelles, le plus souvent à leur corps défendant, certains élèves adhèrent encore.

Oui avant de venir en France beau-

une France qui entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle a, en quelques décennies, intégré et rejeté la communauté juive . Au-delà de la transmission mémorielle absolument essentielle, l'exposition envoie aussi un message civique fort sur la responsabilité et la solidarité citoyennes dont ces jeunes générations devront fait preuve au présent comme à l'avenir.

J'adresse donc mes plus vifs remerciements à l'association Mémoire Juive et espère poursuivre cette belle collaboration dès l'année prochaine pour continuer à être ensemble des passeurs de mémoire et des éducateurs à la citoyenneté éclairée. ■

Marielle Margolin



L'actualité de Mémoire juive-mjdp

En Mars, le F.S.J.U. organise au musée des Invalides un débat sur la Grande Guerre qui se clôture par la projection de notre documentaire .



Le centenaire de la Première Guerre mondiale a été l'occasion pour le F.S.J.U. d'évoquer la présence des Juifs dans ce conflit.

Présentés par Paule-Henriette Lévy, les intervenants et notamment l'historien Philippe Landau ont rappelé l'engagement de Juifs français ou étrangers pour la France. Hubert Tison, secrétaire de l'association des Professeurs d'Histoire et Géographie, Maurice Podemski, guide conférencier à Verdun ont insisté sur la manière de transmettre la mémoire de cette période aux enfants et aux élèves .

Notre documentaire réalisé avec l'aide technique du F.S.J.U. illustre parfaitement par l'image les propos entendus.



En Mai, Frida Wattenberg et Laurent Goldberg participent à la commémoration de la journée de la Résistance juive au Mémorial de la Shoah

Frida Wattenberg et Laurent Goldberg sont invités à parler de leur résistance, par Olivier Lalieu à la commémoration de la journée de la Résistance juive au Mémorial de la Shoah. Nos présidentes d'honneur, Frida Wattenberg et Rachel Jedinak ainsi que Laurent Goldberg membre fondateur de la Mémoire juive et de nombreux sociétaires de Mémoire juive nous ont représentés lors de cette cérémonie

Depuis cette année est créée la commémoration de la journée nationale de la Résistance instituée par une loi de 2013. La date du 27 Mai a été choisie en référence à la création du C.N.R.

Le 27 mai a été déclaré officiellement "Journée de la Résistance" en effet les 27 mai 1943, en présence de Jean Moulin était créé le Conseil National de la Résistance qui réunissait les différentes résistances contre l'occupant allemand

Au Mémorial de la Shoah a été commémorée la *Résistance Juive*.

Sous la présidence de l'historien André Kaspi dans une salle pleine d'une part d'élèves du Collège Couperin voisin du Mémorial d'autre part des auditeurs d'une génération qui n'avaient pas connu cette époque. Les

"anciens" étaient peu nombreux et sur l'estrade étaient assis un membre de chacun des réseaux de la résistance juive.

André Kaspi a fait une introduction magistrale sur la Résistance et la Résistance spécifique Juive qui luttait à la fois contre l'occupant et pour le sauvetage des juifs.

Chacun a pris la parole quinze minutes. Je voudrais rappeler l'intervention de Georges Loinger notre président de l'ARJF 'anciens de la résistance juive en France dont nous allons fêter bientôt les 104 ans. Il était alors le responsable du passage des enfants juifs en Suisse j'ai aussi raconté mon parcours.

La parole pour les questions a été donnée aux enfants qui étaient réellement très inté-

ressés

Puis a eu lieu alors la signature d'une "convention de don" entre Jacques Fredj, directeur du Mémorial et Georges Loinger président de l'ARJF qui signaient le don des archives de l'ARJF au Mémorial de la Shoah. Cette masse de documents viendront s'ajouter à la Mémoire écrite que l'on peut consulter au Mémorial.

Puis nous sommes passés dans la crypte pour nous souvenir de nos résistants morts soit en déportation soit en France sous la torture ou fusillés. Dans la crypte s'est élevée la voix de notre amie Rachel Jedinak qui a chanté le chant des partisans, puis celui des partisans juifs de Vilno en Yiddish et enfin elle a entraîné la foule à chanter la Marseillaise. Merci Rachel.

Les gerbes des organisations juives ont alors été déposées près de la flamme qui brûle dans la crypte.

Puis la foule s'est dispersée, les jeunes sont retournés à leur collège. ■

Frida Wattenberg



Photos : Charles Tremil



En Mai ,notre exposition, à la mairie de Grenoble



Mme Martine Jullian, conseillère municipale déléguée au Patrimoine historique et à la Mémoire inaugure l'exposition.

De gauche à droite : M Eric Piolle, maire de Grenoble, Mme Aberdam, Présidente du CBL-Grenoble, Mme Michèle Lévy-Bonvalot, Présidente de Mémoire Juive-mjdp.



Le discours de M Aberdam au nom du Cercle Bernard Lazare Grenoble.

Notre exposition a été présentée ,grâce aux efforts de Cercle Bernard Lazare - Grenoble, à la mairie de Grenoble du 28 Mai au 6 Juin 2014.

L'inauguration a eu lieu dans la soirée du 28 Mai en présence du Maire de Grenoble, M Eric Piolle.

De nombreux Grenoblois avaient répondu à l'invitation du Cercle et de la Mairie.

Nous avons demandé aux responsables du Cercle Bernard Lazare Grenoble de nous faire part de leur sentiment et nous vous le ferons partager dans notre prochain bulletin.

Pour Mémoire juive, il s'agissait d'une première présentation de l'exposition en province. Nous avons clairement perçu lors de l'inauguration que les réactions n'étaient pas du tout comparables à celles du public parisien *habituel*. Il s'agit pour beaucoup d'une découverte et pour les plus avertis d'une mémoire unissant souffrance des Juifs et tentatives de la population de leur venir en aide.

En juin, dans le cadre de la quinzaine des cultures juives, Mémoire juive présente son exposition et son documentaire sur l'engagement des juifs dans la Grande Guerre.



Notre exposition "*Un regard sur l'immigration et l'intégration des Juifs en France de 1880 à 1948*" est présentée pendant toute la durée du festival à la mairie du 3^e arrondissement. Le vendredi 20 Juin à 14h30 à la Maison de l'Europe, 35 Rue des Francs Bourgeois 75004 Paris, notre documentaire "*Ils se sont engagés pour la France - La Grande Guerre 1914-1918*" illustrera la conférence *Allons Enfants de la Patrie...* organisée par l'A.A.C.C.E.



Chanter le yiddish, chanter en yiddish mais aussi dans d'autres langues

Histoire d'une chanteuse Ashkénaze, Polonaise, Ukrainienne, Russe, Argentine et Française....

Jacinta reçoit Jean Birenbaum et Marcel Apeloig pour évoquer ses origines, sa propre histoire, celle de sa famille, histoires d'immigration, d'intégration et de musique.

JACINTA..

A Ballade (air traditionnel)

La famille paternelle de *Sofia Jacinta Szlechtman*, qui nous est plus connue sous son nom de scène, JACINTA, est originaire de Lodz, en Pologne où son grand-père, *Leizer* (Lazare) est tisserand.

En septembre 1939, *Leizer* qui perçoit parfaitement les dangers, conseille à son fils, *Itshè* de partir de Pologne. Il ira en Russie. D'abord clandestin, il s'engagera dans l'Armée rouge lors de la rupture du pacte germano-soviétique, en 1941.

Itshè tente de faire venir sa famille de Pologne. Seuls *Leizer*, son père, et ses deux sœurs, *Fela* et *Bella* réussissent à passer. Pas sa mère, *Zisl*, qui est recueillie par une voisine Polonaise et cachée dans une cave. Ils apprendront plus tard que sa voisine ne pouvant plus la nourrir, elle y est morte de faim.

Le grand-père finira sa vie, en Russie, travaillant comme tisserand. Ses deux filles resteront tout d'abord avec lui en Russie puis *Fela* émigrera bien plus tard à Paris et partira finir ses jours en Israël à la mort de son mari. *Bella*, elle, émigrera au Danemark.

Itshè, son fils retournera à Lodz après la guerre mais, la famille et les amis n'étant plus là, il décide de quitter l'Europe pour l'Amérique du sud. Il



s'engage sur un bateau en partance pour le Brésil puis le Paraguay où il passe quelque temps clandestinement et se retrouve fin 1949 en Argentine. Il y apprécie les oranges, le cuir et... la beauté de *Berta-Raquel*.

Du côté maternel, la famille de Jacinta est originaire de *Khmelnik*, un sthetl d'Ukraine.

Dès 1920 les pogroms et la misère forcent la famille à émigrer. Une partie se rendra aux Etats-Unis. Les autres cherchent à les rejoindre mais, dévalisés en chemin, se retro-



uveront en Argentine, à Buenos-Aires.

Son grand-père, *Fischel* (*Félix*), travaille d'abord comme coupeur dans l'immense usine de confection *Gat-y-Chaves* puis il devient tailleur indépendant, achète à une vente aux enchères un terrain et du bois pour y construire la maison où il habitera avec *Nehama* (*Juana*), son épouse. Un premier enfant *Berele*, meurt accidentellement, *Bertha-Raquel*, leur première fille naît en 1924, viendront ensuite *José*, *Flora* puis *Perla* et *Marcos*, les jumeaux.

C'est en 1950, dans un bal de Buenos-Aires que *Berta-Raquel* rencontrera *Iche* (*Itchè* le Polonais est devenu *Iche* l'Argentin) Fiançailles puis mariage cette même année ! Jacinta vient au monde quelques

années plus tard.

Son père passe le plus clair de son temps au travail. Il exercera, les métiers de tisserand, puis d'horloger et sera aussi *Kuentenik*, mot en Yiddish argentin correspondant à un colporteur vendant à crédit et qui faisait sa tournée à la fois pour vendre et percevoir les mensualités dûes, rudes journées en perspective.

sa mère s'occupe de la maison et des enfants.

Jacinta passe les week-ends chez ses grands-parents où son grand-père lui consacre tout son temps et sa bonne humeur. Il l'emmène sur son vélo et elle chante pour lui en yiddish ou en espagnol les chants que son père lui a appris, il l'applaudit et l'encourage. Ensemble, ils dégustent les raisins de la vigne de son jardin. Et, le dimanche toute la famille se réunit autour du déjeuner à la mode italienne (gnocchis ou pâtes)

Pour Jacinta, le Yiddish a été la langue d'échange avec ses grands-parents et ses parents. C'est sa langue maternelle et, de plus, bien qu'élève de l'école d'état où l'enseignement qui a lieu les après-midis se fait en Espagnol, elle est également inscrite dans une école juive où les cours ont lieu le matin.

Fondée en 1947 dans une banlieue déshéritée de Buenos-Aires par *Tsalel Blitz*, poète et écrivain, l'enseignement y était dispensé en Yiddish. Le Shabbat, l'école s'ouvrait aux enfants des bidonvilles voisins pour y partager un goûter.

C'est là qu'elle apprend l'histoire de l'Argentine mais aussi l'hymne argentin, comme d'autres chansons traditionnelles, traduites en Yiddish par *Tsalel Blitz*.

Bien entendu, la littérature Yiddish était au programme. Profondément anti sioniste *Tsalel Blitz* n'acceptait pas que l'hébreu soit la langue officielle d'Israël. Il écrivait l'hébreu



mais avec l'orthographe Yiddish, avec toute les voyelles! *Jacinta* n'a découvert l'hébreu que vers l'âge de 10 ans et regrette cette lacune dans son éducation alors que son père parlait et écrivait une dizaine de langues.

Pour combattre des fragilités respiratoires, *Jacinta* s'inscrit dans une équipe de football, où elle ne joue qu'avec des garçons !

Un jour de 1977, au cours d'un entraînement avec son équipe, apparaît un certain *Mariano Hernandez*, artiste peintre vivant en France qui rendait visite à sa mère et ses deux frères en Argentine. Etonné de la trouver dans ces circonstances étranges, la seule fille dans une équipe de footballeurs, il lui posa une question tout à fait surprenante : « connaissez-vous *Walt Whitman* ? »

Oui, elle connaît. Et *Garcia Lorca* aussi. On parle, on se sourit, on se plaît, c'est le coup de foudre.

Jacinta se préparait à être professeur de littérature espagnole et, du jour au lendemain elle annonce à ses parents qu'elle part en France partager la vie de *Mariano* (on peut entendre d'ici les *Oy vey* des parents).

Partie sous le chaud soleil de Buenos-Aires, *Jacinta* arrive en France pendant le rigoureux hiver de 1977.

Possédant un diplôme d'institutrice mais ne maîtrisant pas la langue française, chercher un travail est problématique et *Jacinta* veut reprendre des études.

Conscient de la qualité de sa voix, *Mariano* l'encourage à s'orienter vers la chanson. C'est *Chez Georges* rue des Canettes qu'elle passe sa première audition. Elle est engagée pour le soir même. Elle y chante deux chansons dont *Duerme Negrito d'Atahualpa Yu-*

panqui.

C'est en le regardant jouer sur le téléviseur de l'épicerie du quartier que *Jacinta*, à l'âge de 10 ans, a appris à plaquer ses premiers accords sur sa première guitare, construite par son père avec quelques planches !

Le succès est immédiat et *Jacinta* doit constituer un véritable tour de chant qui, dans un premier temps, sera entièrement en espagnol.

On lui propose alors de participer à un spectacle en cours de préparation *Le Chant profond Juif*. Elle doit y interpréter des chansons du répertoire Judéo-espagnol, qu'elle ne connaissait alors pratiquement pas! Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est à Paris que *Jacinta* a appris le Judéo-espagnol et son répertoire chanté.

Le spectacle fut présenté au Festival d'Avignon. *Jacinta* chantait en première partie en Judéo-espagnol, puis *Talila* avec la troupe *Kol Aviv*¹, la seconde partie en Yiddish. En fin de spectacle, *Jacinta* interprétait une berceuse... en Yiddish. Le spectacle est ensuite donné à Paris au Forum des Halles. En 1982, le fondateur des *Trottoirs de Buenos Aires* l'entend et lui demande d'y chanter du Tango. Elle interprète ce répertoire et, y ajoute quelques chansons en Yiddish pour les rappels. Les spécialistes du tango disent alors d'elle « elle chante bien le tango mais pas assez bien car elle n'a pas souffert » !

Aujourd'hui, qu'elle chante en Français, en Yiddish ou en Judéo-espagnol, elle sent qu'il se passe quelque chose aussi bien pour elle que pour son public. La vie et ses épreuves sont passées par là.

Mais ce qui a le plus contribué à son épanouissement reste le travail avec sa chorale.

Il s'agit alors de transmettre et donc de devoir apprendre profondément.

C'est l'aboutissement d'une chaîne de transmission entamée avec son père et son grand-père et poursuivi-

vie avec sa chorale.

Il y a quelques années, *Jacinta* demandait à ses choristes d'exprimer par écrit les raisons qui les amenaient à chanter en Yiddish. Les réponses évoquaient des histoires de famille, la beauté de la langue et des mélodies, la Shoah et, en un sens, ces réponses amenaient à penser le Yiddish comme une langue de vivants, situant ainsi *Jacinta* comme un des maillons les plus authentiques de cette chaîne de transmission. ■

Jean Birenbaum



Photos : Marcel Apeloig

Références discographiques :

Tango, mi corazon (33 tours et CD); Mundo Nuevo (rôle de la reine Isabelle La Catholique) ; divers CD de variétés en espagnol édités par Readers Digest ; Autres Chansons Yiddish, Ocora ; Morenica, chants judéo-espagnols (Harmonia Mundi) ; Argentine, terre d'enfance : comptines d'Argentine (ABC), prix Académie Charles Cross 2004 ; Les contes du condor (musiques) ARB ; *Jacinta-Couleur latine*, coffret 4 CD, Sélections Readers Digest, 2012.

Pour se renseigner sur la carrière de *Jacinta*, consulter
Site Internet : <http://www.jacinta-s.com/>
Et aussi, un très bel article sur le site *Esprits Nomades* : <http://www.esprits-nomades.com/sitemusiquedumonde/jacinta/jacinta.html>

¹ Cf. l'article sur *Talila* dans le Bulletin n°28



Témoignage de Laurent Goldberg

“Ich bin ein Jude”

Le discours de M. Laurent Goldberg prononcé le dimanche 27 avril 2014 lors de la cérémonie d'ouverture du Yom Ha Shoah au Mémorial de la Shoah de Paris.



Nous quittons la Pologne en 1923, ma mère Szyfra, mon frère aîné Maurice, 4 ans, et moi-même, 9 mois, pour rejoindre mon père Lejb déjà en France depuis environ un an qui, au prix d'un travail acharné, à réussi à nous faire venir de Pologne.

Il avait, avec bien du mal, trouvé une chambre pour nous loger, sans presque aucun confort, un taudis au 20 rue de l'Hôtel de Ville. Dans ce quartier du Marais, le Pletzel si cher à nos cœurs et qui a été une terre d'accueil pour tant de familles juives où nous demeurons quatre ans.

Mon père, cordonnier, travaille très dur et économise pour nous trouver un logement avec boutique où il travaille désormais à son compte à Ménilmontant. Je passe ma scolarité rue des Panoyaux où j'ai reçu un très bon enseignement, enrichi par la transmission de l'instruction civique, l'amour de notre pays d'accueil déjà enseigné par mes parents, et le patriotisme pour la République française.



J'obtiens mon certificat d'études en 1936, à l'âge de 13 ans, l'année du Front Populaire.

Rapidement, je demande à entrer dans la vie active et deviens apprenti dans

les magasins juifs. En 1938, après bien des difficultés, nous sommes enfin naturalisés français à notre grande joie.

Je suis politisé très jeune dans les JC et la nouvelle des Accords de Munich et du Pacte Germano-Soviétique me révolte.

En 1939, mon frère Maurice est mobilisé. C'est ensuite la débâcle de l'armée française. Avec mon père, je quitte Paris en direction de la Bretagne dans le but de rejoindre l'armée pour défendre la France. Seulement, lorsque nous arrivons à Saint-Brieuc, nous sommes suivis de près par les blindés allemands alors il ne nous reste plus qu'à retourner à Paris.

Dans la capitale occupée, c'est déjà les premières mesures anti-juives telles que les affiches sur

les magasins juifs.

Fin juillet 1940, je décide de rejoindre la Résistance, qui à l'époque était non armée, dans le groupe du Colonel Fabien où l'on me confie la direction de la section Ménilmontant-Père Lachaise puis celle du XXème arrondissement.

Notre travail consistait à faire des inscriptions sur les murs, des lancements de tracts et de journaux dans les cinémas, les marchés, et dans les rues avec tous les risques que cela comportait. Un jour, nous sommes dénoncés et donc recherchés par la police française au service de Pétain et des allemands. Je pars, par une filière, en zone non occupée où je rejoins mon frère prisonnier évadé et qui est réintégré dans l'armée de l'Armistice, à Toulouse. Mais je reste inquiet sur le sort de mes parents en apprenant les premières rafles de juifs dans le XIème ar-



Laurent Goldberg dans les bras de sa mère, à droite son frère Maurice. 1923 Paris.

rondissement en août 1941.

Je suis toujours recherché par la police française et me cache donc dans les environs de Montauban, dans un camp de réfugiés principalement alsaciens, où je travaille comme bucheron pendant presque un an. Puis je reviens à Toulouse où mon frère sera bientôt démobilisé. Après la rafle du Vel' d'hiv, mes parents nous rejoignent à Toulouse. N'ayant pas eu de contact avec un groupe de résistants sérieux, nous cherchons d'autres moyens pour ne pas rester passifs. Mon frère et moi voulons nous battre pour libérer notre pays.

Fin novembre 1943, nous parvenons à trouver une filière pour passer en Espagne, par les montagnes des Pyrénées orientales, dans des conditions extrêmement pénibles, dans la neige et le froid, pour rejoindre les Forces Françaises Libres du Général De Gaulle.

Mais dès que nous arrivons en Espagne, nous sommes arrêtés et passons cinq mois dans les prisons de Franco.

Les conditions lamentables de détention ne manquent pas de nous affaiblir par le peu de nourriture, d'hygiène, et par la dysenterie.

Puis nous sommes libérés par les Anglais, comme futurs combattants, en échange de blé, de pétrole, etc.

Nous rejoignons l'Afrique du Nord en passant par Gibraltar et arrivons à Casablanca.

Nous nous engageons pour la durée de la guerre comme volontaires.

Après peu de temps de formation, nous embarquons à Oran pour rejoindre la 2ème DB du Général Leclerc en Angleterre.

Quelques semaines d'instructions sur char blindé d'artillerie et nous embarquons à Southampton sur un navire puis sur une péniche pour arriver sur la plage de Utah Beach en Normandie, près de Sainte-Mère-l'Eglise, le 3 août 1944.

Enfin la France ! Chacun prend une poignée de terre de notre pays. Ici notre division autonome est versée dans la 3ème armée de Patton.

S'enchaîne la bataille de Normandie où le deuxième jour de notre arrivée, nous sommes bombardés de nuit par l'aviation allemande.

Puis nous libérons Alençon pour ensuite remonter vers Falaise. Nous continuons de nous battre jusqu'à la Libération de Paris.

Le 27 août, je me précipite dans mon quartier pour avoir des nouvelles de ma famille et de mes amis et j'apprends la déportation de nombreuses familles juives et d'amis ainsi que de résistants fusillés.

Je continue le combat en ayant le poste de tireur sur char d'artillerie. Je n'ai toujours aucune nouvelle de mes parents. Nous libérons les villes de l'Est, de la Lorraine, ensuite les Vosges et enfin Strasbourg.

Nous partons ensuite en permission à Paris, où j'apprends que mes parents qui souhaitaient nous rejoindre en Espagne, ont été livrés aux Allemands par leur passeur, transférés à Drancy et déportés vers une destination inconnue. Abattement, détresse, sont les mots qui se rapprochent le plus de ce que je ressentais. Mais nous espérons encore.

Je rejoins de nouveau notre division. Nous entrons en Allemagne que nous traversons avec peu de combats car ceux qui se prenaient pour la race supérieure et pour des « surhommes » se rendent en masse.

Nous franchissons la Bavière à toute vitesse et arrivons à Berchtesgaden où nous montons au nid d'aigle d'Hitler pour hisser le drapeau français !

Alors que je suis debout sur mon char, le petit juif que je suis, croise, presque à l'arrêt, un camion d'officiers supérieurs allemands prisonniers qui nous regardent avec mépris et je leurs crie en me frappant la poitrine : *Ich bin ein Jude !*

Je vois un colonel allemand particulièrement arrogant. Je le gifle devant tous les autres officiers. Son képi et ses lunettes volent dans la nature. Ce n'est qu'une petite vengeance. J'aurais pu jeter une grenade sur leur camion, mais je ne l'ai pas fait.

Ensuite, vient le 8 mai, jour de la capitulation allemande. Peu après, nous repartons pour la France.

A Paris, j'apprends par des témoins la mort de mes parents, après la marche de la mort. Mon père est décédé d'épuisement à Mathausen et ma mère à Terezin, du typhus.

Ce n'est que des années plus tard que j'en apprendrais plus, grâce aux travaux de Serge Klarsfeld, sur leur déportation dans le convoi 76 du 30 juin 1944, parti pour Auschwitz.

Début juin, je rejoins mon campement dans l'Essonne pour ensuite défiler avec ma Division le 18 juin 1945. Je suis démobilisé fin décembre 1945. Parmi les 80 000 victimes juives de France, aucun membre de ma famille n'est revenu de déportation.

Je retourne à la vie civile avec toutes les difficultés pour pouvoir refaire « une vie normale ». Ma douleur me poursuit et continuera à me poursuivre jusqu'à la fin de mes jours.

Ma grande victoire sur ceux qui voulaient tous nous anéantir, c'est d'avoir eu le bonheur de reconstruire une famille avec mon épouse, fille de mère déportée, mes deux fils et mes sept petits enfants.

Mais aussi d'avoir vu la création de l'Etat d'Israël.

Hélas, 70 ans après mes combats, cela me désole et m'inquiète pour l'avenir de nos enfants de voir remonter le racisme, l'antisémitisme et l'antisionisme. ■

Laurent Goldberg



L'immigration et l'intégration des immigrés en France

Au fil du temps qui passe, la France a reçu et accueilli de nombreuses personnes issues de peuples du monde entier.

Certains ne furent que des météores. Arrivés un jour, partis le lendemain. Mais beaucoup s'implantèrent. Des Italiens, des Espagnols, des Polonais, des Russes, des Grecs, des Chinois, des Japonais, des Africains, des Américains du Nord, des Latino-Américains, des Anglais, des Danois, des Juifs ashkénazes et séfarades.

L'immense majorité s'intégra le mieux possible. Ils apprirent la langue française, ils envoyèrent leurs enfants à l'école ; souvent, ce fut l'école de la République, l'école publique. Leurs descendants, aujourd'hui troisième, voire quatrième génération se sentent tellement français qu'on en retrouve dans les rangs des extrémistes xénophobes et racistes !

Récemment, lors d'échanges sur l'Internet, on me tint ce discours qui disait que les immigrés d'Europe s'intégrèrent mais que les Roms et autres Tsiganes ne veulent pas. Le hasard a voulu que très peu de temps après, ce fut un ministre qui tint à peu près le même langage.

Ce jugement un peu rapide ne peut pas s'accepter mais peut parfois s'expliquer quand on constate une situation donnée dans un lieu précis et dans l'actualité instantanée.

Quand on regarde de près, dans les familles d'origine Rom on trouve les Bouglione, les Reinhardt et celle de Manitas de Plata qui sont françaises et se qui sentent parfaitement intégrées. Tout récemment, la télévision évoqua le périple incroyable d'un jeune Syrien arrivé en France à l'âge de 17 ans, Mohed Altrad, qui aujourd'hui est un entrepreneur français, numéro un au monde dans la fabrication d'échafaudages, de brouettes et de bétonnières. Même des immigrés de ce Moyen -

Orient si souvent décriés peuvent aboutir à une parfaite intégration. C'est pourquoi nous sommes très heureux de continuer à raconter, à

montrer et à rechercher les histoires de tous ces immigrés juifs (parce que Mémoire Juive !) qui surent s'intégrer au point comme dit plus haut, de se sentir aussi français que les descendants des Francs, des Mérovingiens, des Carolingiens et des autres ascendants fondateurs.

Je crois que la nationalité, la citoyenneté se définissent plus parce que des personnes ont donné, ont créé, ont permis toutes sortes de choses qui enrichirent le pays où ils choisirent de vivre, que par la naissance et les références aux ascendants qu'on revendique.

Cela dit, il reste un élément de réflexion pas facile car cet aspect est violemment refusé par un grand nombre de personnes.

L'intégration, c'est à dire la fonte de l'individualité dans la collectivité suppose une certaine part d'assimilation, donc un abandon partiel ou total de ses particularités. C'est lorsqu'on dit cela que les difficultés commencent.

Assimilation, pour beaucoup c'est la perte de toute référence au passé des parents et ascendants, qui eux vivaient d'une certaine façon. La nourriture, l'habillement, les métiers, tout cela était parfois très différent de ce qu'ils sont dans les pays d'accueil.

Perdre ces habitudes là semble inacceptable pour les personnes qui croient ne pouvoir vivre sans tout cela.

Pour rendre les choses encore plus difficiles, à cela viennent s'ajouter les pratiques religieuses. Toutes contiennent l'observance de certains rites, de certaines obligations et de comportements qui rendent l'intégration quasi impossible.

On émigre, on s'installe, on trouve du travail, on apprend tant bien que mal la langue officielle, mais on ne transige pas sur les pratiques religieuses. Résultat, on reste en marge.

On finit par loger avec d'autres personnes de mêmes coutumes, pratiquant les mêmes rites religieux et, de cette façon on crée une sorte de ghetto, une mise à l'écart volontaire. Cela convient très bien à des pays qui fonctionnent avec un système communautariste. Chacun étale publiquement ses parti-

cularismes mais pas de mélange. La France a choisi une formule de République une et indivisible. Depuis 1905, une loi précise que toutes les religions sont autorisées mais ne doivent pas interférer dans la sphère publique. Donc pas de ghetto. Pas de comportement extérieur signifiant une appartenance à une quelconque religion ou secte. Le respect de chacun veut que les croyants doivent se respecter entre eux et que les non croyants doivent aussi être respectés.

Le refus d'une part d'assimilation conduit à un refus d'intégration.

Et c'est vraiment dommage, car si on veut bien regarder ce que ceux qui ont accepté l'intégration et embrassé la nation française ont donné à cette nation, on reste confondu.

D'autant que cette part d'assimilation ne détruit pas toutes les références au passé des parents, ni à l'abandon de certaines valeurs, y compris religieuses, mais elles restent dans la sphère intime qui peut être étendue à d'autres familles qui les partagent.

Cela étant, les immigrés qui ont accepté l'intégration s'habillent, se nourrissent, vivent les plaisirs culturels et matériels du pays d'accueil et refusent les dérives communautaires sectaires. Immigration et intégration sont deux notions indissociables pour créer l'avenir de nos descendants.

C'est une sorte de leçon de choses et même de devoir de mémoire ■

Marcel Apeloig



1914-1918

Plaque commémorative des Juifs étrangers au musée des Invalides

M. Alain Simonnet nous a fait parvenir la photographie de la plaque commémorative aux combattants juifs de la grande Guerre inaugurée en 1932 et qui résume et symbolise à elle seule la continuité des drames qui frappa les peuples d'Europe et encore plus durement les immigrés juifs dans cette première moitié du 20e siècle. Une deuxième plaque apposée sous la plaque commémorative, après la deuxième guerre rappelle les faits :



© Alain Simonnet

Au cours de la grande guerre 1914-1918, des Juifs d'origine étrangère se sont enrôlés par milliers. En souvenir de ce geste de reconnaissance envers la France et à la mémoire de ceux qui sont tombés, l'association des anciens combattants volontaires juifs a apposé cette plaque le 10 juillet 1932.



© Alain Simonnet

"La plaque in memoriam des combattants de 1914-18, témoin de l'attachement des Juifs à la France a été emportée par les Allemands en 1940 et exposée comme un trophée au musée de l'armée à Berlin. Rapportée en 1948 par la mission de récupération du général Blanc, elle reprend sa faction sur ces murs historiques pour témoigner encore du sacrifice de dizaines de milliers de volontaires juifs en 1939-45."



Témoignage : mon monde d'autrefois

Le panneau lumineux de la place Foch me rappelle Mardi 4 Mars : atelier d'écriture à 18h. Claude nous a donné quelques indications ! Mais comme toujours je vais faire ce que je crois comprendre. L'Atelier pour moi c'est un moment de plaisir. Ce que je peux écrire me permet de raconter à mes petits enfants mon monde d'autrefois. Celui de ma mère : Marie Rachel Fischel née à Sosnowitz Pologne 1898

Arrivée en France, un seul débouché, l'atelier de confection. Travailler pour un petit confectionneur, travail à façon. Le dernier arrivé a les tâches les plus mal payées. Dans le logement du patron, ils sont quatre ou cinq, les mécaniciens font vibrer les machines à coudre, le presseur met en forme le vêtement. Le fer et la pattemouille dégagent une forte odeur. Maman fait tout le travail à la main, les doublures, les boutons.

Dans chaque vêtement, il y a des tickets pour le travail qu'on fait. Je revois ma mère le samedi elle compte ses points et range tous les petits coupons dans une boîte de pastilles Valda. Ce qui m'intrigue c'est sa façon de compter sur ses doigts. En France on ouvre la main en commençant par le pouce, ma mère compte en polonais en rabattant les doigts.

Dans cette pièce atelier, c'est la vraie vie, on parle, on rit, on se dispute, on boit le thé avec du citron, et l'on croque le sucre comme les gens du Nord.

Les enfants apportent le français avec les devoirs pour l'école en prenant un petit coin de la table. Le soir on dine d'un café au lait et de tartines. Ma mère de temps en temps cuisinait avec goût un bouillon bien gras et une compote de pommes. J'ai connu cette façon de vivre avant la guerre, peu de familles ont été épargnées, tous déportés avec les enfants.

Pendant l'occupation, elle gagna quelques sous en faisant des ménages. Elle ne pouvait pas parler car son accent était têtù. Pour payer sa fausse carte d'identité, elle cassa ses deux couronnes dentaires et vendit l'or

Ma mère avait des proverbes yiddish pour bien des situations : « les larmes c'est le seul stock qui ne s'épuise jamais », elle connaissait bien les soucis de « Tévè le laitier » (le souci des filles à marier..)

Après la guerre, d'autres ateliers. Maman toujours finisseuse expérimentée. Dans son dernier atelier on m'offrit le tailleur pour me marier, un beau tissu, un modèle copié chez un grand couturier

Elle pleurait en écoutant Edith Piaf, les chansons réalistes la bouleversaient. Renée Lebas chantant : « Tire, tire l'aiguille, ma fille demain tu te maries » lui donnait confiance pour mon avenir.

Merci à Jean Claude Grumberg pour ses livres et sa pièce « L'Atelier ». Merci à Victor Zigelman pour la Mémoire juive de Paris.

C'était en 1942, j'avais 16 ans, pas d'étoiles et faux papiers. Après les rafles de juillet, les logements avaient été mis sous scellés avant d'être vidés de leur mobilier.

Je passais dans la rue Julien Lacroix à Belleville. Les déménageurs chargeaient leur camion et rejetaient dans le caniveau le contenu des tiroirs, papiers, et photos de famille des juifs arrêtés.

Je n'ai pu alors ramasser ces tristes souvenirs, celui qui n'a pas de passé n'a pas d'avenir !

Solange Lehmann
Février 2014



Une aventure extraordinaire de la déportation

Retour « à la maison »

Isaac Goldsztajn a vingt ans en 1930, jeune Juif de Varsovie qui a suivi une scolarité dans l'un des meilleurs établissements juifs de la ville, Malheureusement ses idées communistes et sa judéité lui ferment les portes de l'Université. Il faut en effet se souvenir que le numerus clausus imposé à l'Université a divisé par trois le nombre d'étudiants juifs entre les années vingt et trente.

l'antisémitisme quotidiennement comme en Pologne. Certes, il y avait la famille mais comme il le dit dans son entretien enregistré par sa petite fille, seule occasion où il accepta vraiment de livrer quelques souvenirs sur son enfance, sa vie avant guerre et la guerre, on avait autre chose à faire. Il avait sa vie à construire.

Ils sont à Toulouse lors de la défaite et la « zone libre » se révèle assez ra-

des résistants, il sera pris dans une souricière en février 1943.

Il connaît les prisons militaires Furgole à Toulouse puis du Cherche Midi à Paris avant de passer quatre jours à Drancy et d'être déporté le 23 Juin 1943 à Auschwitz par le convoi n° 55.

LE CAMP DE CONCENTRATION DE VARSOVIE



Rue Smocza entre les rues Pawia et Dzielna en se dirigeant vers la rue Nowolipki. Varsovie © Obrony Pozostałości

Après les premiers actes de résistances dans le ghetto de Varsovie, en Janvier 1943, le soulèvement du ghetto de Varsovie débute le 19 Avril 1943 jusqu'au 16 Mai 1943. Le ghetto est en grande partie incendié et détruit ... On comprend qu'après tant de drames et tant de grandeur tragique les événements ultérieurs perdent beaucoup de relief. Cependant la guerre continue et près de sept mille Juifs vont encore y connaître les tourments, les souffrances et la mort.

Le camp de concentration de Varsovie en effet a été créé sur le lieu même du ghetto sur proposition du *SS-Brigadeführer* Jürgen Stroop, responsable de la police de Varsovie et de la liquidation du ghetto. L'objectif de ce camp est la récupération des matériaux, briques, fer et tous les matériaux utilisables présents dans le ghetto, proposition acceptée par Heinrich Himmler en Juillet 1943.

Etabli autour des bâtiments de la prison de la rue Gesia, il est donc installé au milieu du grand ghetto. Les premiers déportés sont 300 Allemands déportés du Reich qui

Il quitte donc à vingt ans Varsovie avec celle qui deviendra sa femme, ce sont deux jeunes étudiants désireux de poursuivre des études supérieures en France.

Ils s'installeront à Toulouse, lui pour faire des études d'ingénieur, elle, pour poursuivre des études en médecine.

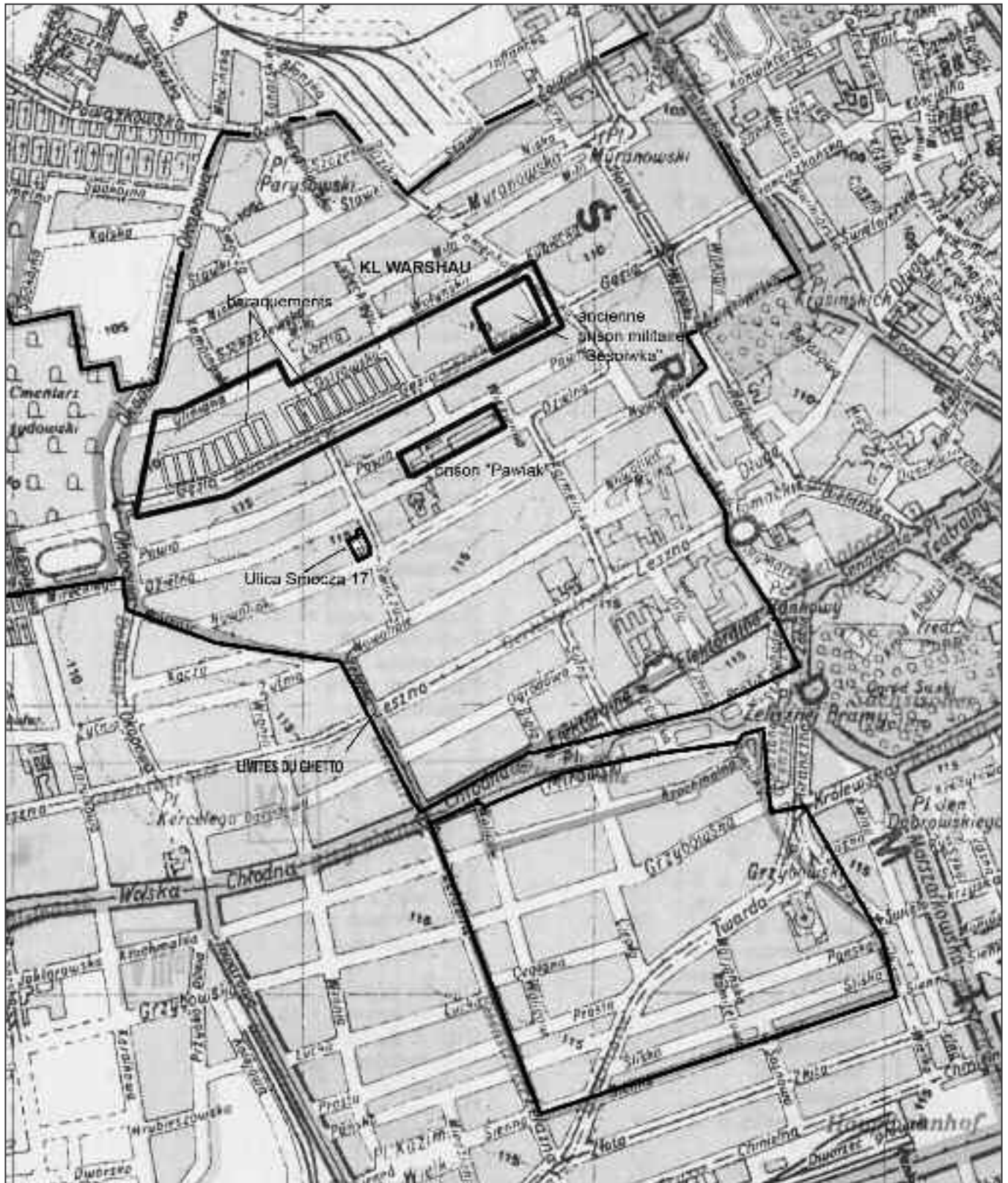
Quelques années plus tard, Isaac Goldsztajn a terminé ses études, il est ingénieur diplômé d'une école d'ingénieur appelée aujourd'hui EEIHT et sa compagne, médecin.

En France, l'époque est dure, l'extrême droite xénophobe et antisémite est violente mais on ne vit pas

pidement peu sûre et pas si « libre » que cela pour un Polonais juif. La date n'est pas connue précisément mais il devient militant actif du réseau Libération Sud avant les rafles d'Aout 1942 en zone Sud. Les réseaux sont encore mal organisés. Le réseau l'entraîne dans une tentative maladroite d'envoyer à Londres via l'Espagne des combattants juifs et non juifs. Ce fut lamentable, dit-il, munis de faux papiers mais sans laissez-passer valable tous sont refoulés vers la zone Sud, heureusement aucun n'est arrêté.

Revenu à Toulouse, il continue son activité de résistant. Sa durée d'activité, une dizaine de mois, sera





Sur un plan allemand de Varsovie de 1940, se superposent l'emplacement du domicile familial d'Isaac Goldsztajn avant guerre, 17 rue Smocza, les limites simplifiées du ghetto, grand et petit ghetto tel qu'il est en 1941, l'emplacement du camp de concentration, *Konzentrations Lager (K.L.) Warschau*, incluant la prison de la rue Gesia dite la prison "Gesiowka" ouvert en juin 1943 et ses deux groupes de baraquements.



deviendront les kapos du camp. Entre Août et Novembre 1943, 3680 Juifs sont amenés d'*Auschwitz-Birkenau* vers le *K.L. Warshau*, le camp de concentration de Varsovie, en quatre convois. Les Allemands avaient exclus les Juifs polonais - il n'y en eut qu'une cinquantaine, c'est à-dire les Juifs de nationalité polonaise, les autres étaient des Juifs français, néerlandais, grecs, tchèques. Mais les Allemands n'ont pas tenu compte du fait que parmi les « Français » en particulier, certains étaient originaires de Pologne voire de Varsovie. Immigrés, réfugiés, apatrides, ils n'avaient pas obtenu ou demandé la nationalité française voire avaient été dénaturalisés par Vichy mais ils étaient considérés comme « français » par les autorités allemandes. Comme le dit Isaac Goldsztajn : « chacun avait ici un *rote Winkel*, triangle rouge, moi j'avais le triangle français. Comme j'avais été pris en France, j'étais Français ». Effet de la dépersonnalisation du juif *Untermensch*, la nationalité réelle et l'identité réelle importait peu. Arrivant d'*Auschwitz* ils étaient des numéros sans passé et sans avenir.

RETOUR RUE SMOCZA VARSOVIE

Isaac Goldsztajn raconte son départ d'*Auschwitz* : « Un jour, tout à coup, *blocksperré*, c'est à dire qu'on a fermé tout le block 14, ça a duré trois jours, on ne sortait pas du block, même pour aller pisser, rien, pour tout, il fallait rester dans le block et ... jusqu'au jour où on a annoncé que tous les Juifs non polonais devaient sortir du block. On se demandait ce que ça voulait dire, nous sommes sortis du block, en rang, avec un morceau de pain, embarqués dans un train ... pour aller où ? On ne savait pas. Finalement nous sommes allés à Varsovie. »

C'est en Octobre 1943 d'après ses souvenirs.

Un déporté, Raymond Kamioner témoigne: « Deux mille, ce jour se-

ront choisis. Embarqués dans des wagons à bestiaux. Je suis du voyage. C'était à la veille de Kippour. Hoffman un déporté de France qui tenait à *Auschwitz* un calendrier juif, se mit à chanter le Kol Nidré. Près de moi, un autre déporté. Charles Goldstein, qui ne se doute pas qu'il vit à cet instant même la première seconde de l'une des aventures humaines les plus extraordinaires de toute l'histoire de la déportation. Direction Varsovie : Varsovie ! Ce mot produit sur moi un effet foudroyant. Varsovie! Ville où je suis né, où j'ai grandi, où vivait et où a probablement péri toute ma famille. Car en me fondant sur mon expérience des camps, je savais que tous les Juifs de Varsovie avaient été exterminés. Varsovie ! Ville du soulèvement du ghetto dont les échos sont parvenus jusqu'à notre camp et nous a emplis tous de fierté, de douleur mais aussi d'espérance : cinq mois se sont écoulés depuis la fin de la révolte du ghetto. Tout autour de nous, il n'y a que destructions et ruines. Pas âme qui vive. Nous marchons dans des rues détruites qui nous parlent de l'héroïsme et de la mort des Juifs, ici et là traînent des objets abandonnés, témoins d'un passé humain: livres déchirés, pages du Talmud, lits tordus, fragments de rouleaux de la Loi. Aux alentours c'est le vide. Les ruines jettent l'effroi. Nous sommes les premiers à fouler le sol sacré du ghetto... »

Le camp était suffisamment grand pour que Isaac Goldsztajn ne rencontre jamais ses camarades français d'origine polonaise. Il est vrai que par son métier, il avait pu intégrer déjà à *Auschwitz* un commando *elektriker*, d'électriciens qui le mettait à l'écart des commandos de déblaiements.

Il rapportera quelques anecdotes : « ... L'hiver, je l'ai passé à Varsovie. Là, j'avais un commandant, Un SS *Volkdeutscher* roumain, le commandant de notre groupe des *elektriker*, des électriciens qui ne voulait

pas croire que je n'ai rien fait et qu'on m'a mis ici uniquement parce que j'étais Juif : c'est pas vrai, tu racontes des histoires, disait-il. »

En Avril 1944, le camp de concentration passa sous le commandement du *KL Majdanek*, Sur les 3680 déportés de l'automne 1943, il restait 2180 prisonniers déportés juifs des premiers convois. En Mai 1944, 3000 Juifs hongrois arrivent d'*Auschwitz Birkenau*. Les Allemands avaient engagé des Polonais, ouvriers spécialisés du bâtiment, payés qui avaient accepté librement de venir travailler au déblaiement du ghetto. Les relevés allemands disent qu'il a été récupéré 34 millions de briques, 7300 kg d'acier, 850 kg de métaux non ferreux. Un commando spécial était chargé de rechercher les métaux précieux. Une « brigade de la mort » composée d'une vingtaine de détenus était chargée de brûler les corps qui étaient découverts dans les ruines. Le camp de Varsovie était un camp de travail et de concentration. Il n'y avait pas de chambres à gaz même si la direction de *Majdanek* en avait prévu la construction ultérieurement. Les prisonniers y mourraient par le fait des privations et des conditions de vie et de travail.

Isaac Goldsztajn dira que la faim était une souffrance quotidienne mais il ne dit rien sur le fait que les nazis l'ont ramené presque chez lui. Son châlit est à quelques dizaines de mètres de l'appartement familial, *Ulica Smocza 17*, 17 rue du Dragon. Sa rue traverse le camp. Ironie et hasard de l'Histoire.

Le 27 Juillet 1944 commença l'évacuation du camp. Le commandant du camp invita ceux qui ne pouvaient pas marcher à rester. Environ



250 prisonniers qui demandèrent à rester et 180 malades du *Revier* furent abattus. Un groupe de 400 détenus fut maintenu sur place pour liquider le camp. Le 5 Août 1944, une unité de la résistance polonaise, de l'*Armia Krajowa* investit le camp.

Mais le 28 Juillet un peu plus de 4000 déportés Juifs avaient quitté le camp et après une marche de quatre jours, de nuit comme de jour, ils arrivèrent à *Lowicz* distant d'une petite centaine de kilomètres. Ce fut l'une des premières marches forcées de sélection organisée

par les nazis. On connaît les marches imposées l'hiver suivant aux déportés à partir d'Auschwitz notamment mais Isaac Goldsztajn raconte que cette marche fut aussi terrible, sans boire, sous la chaleur et le bruit des coups de feu dans la nuque qui achèvent les retardataires.

Ceux qui survécurent à cette « marche de la mort » furent amenés en train au *K.L. Dachau*. Le train mit cinq jours à parcourir la distance de 1100 km. Ils atteignirent donc le camp de Dachau le 5 Août 1944. Isaac Goldsztajn fut libéré en Ba-

vière dans la dernière semaine de la guerre, celle du 8 Mai 1945, par l'armée américaine. Il était rapatrié en avion le 15 Mai 1945 à Paris. Le lendemain il rentra en train à Toulouse. ■

**Annie Goldsztajn
Jean Pierre Randon**



Rue Nowolipki Varsovie 1945



Rédaction collective - Conception et mise en page : Marcel Apeloig et Jean-Pierre Randon.
Tous les textes publiés le sont sous la responsabilité de leurs auteurs.

MÉMOIRE JUIVE - mjdp - 17 rue Geoffroy l'Asnier - 75004 Paris
memoirejuivedeparis@free.fr

ASSOCIATION RÉGIE PAR LA LOI DU 1^{ER} JUILLET 1901 - J.O. du 2 Juillet 1986